

# PEUPLE TRAVAILLEUR,

JOURNAL DÉDIÉ AUX INTÉRÊTS DES CLASSES AGRICOLES ET OUVRIÈRES.

Versez l'instruction sur la tête du Peuple; vous lui devez ce Baptême.

VOL. I.

MONTREAL, MARDI, 9 AVRIL 1850.

No. II.



## ROMANOE. LE BAPTÊME DU PAUVRE.

Aux : Un beau navire, etc.

Je méditais une ode ou pis peut-être,  
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :  
"A l'entree un garçon vient de naître :  
"Notre portière accouche d'un portier."  
Quoique vêtu de langes un peu sales,  
Je l'ai vu beau, tout comme un fils de roi,  
Flourer au bruit des cloches baptismales.  
Dors mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême, un curé, bon apôtre,  
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,  
Cela suffit; te voilà comme un autre,  
Co-héritier du royaume des cieux.  
Convire ailleurs d'un plus grand baptême,  
Si quelques Saint, grand martyr de la foi,  
Sont tout haut, puis murmure : "Anathème !"  
Dors mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe la blanche  
C'est bravo, lorsque tu vagassais,  
Tu n'as point eu, comme un enfant de France,  
A digérer un discours peu français,  
Four premier bruit, le monde à ton oreille  
N'a point jeté des paroles sans foi :  
Près d'un berceau, et la trahison veille,  
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

Dors, fils du pauvre :... On dit qu'il est une heure  
Lente à passer sur les fronts criminels ;  
Le fils du riche alors s'éveille et pleure ;  
Au bruit que font les remords paternels  
Lorsque minuit descend plaintif des démons  
En secourant leur linouil et l'effroi,  
On dit qu' alors il revient des fantômes ;  
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,  
Chair à scalpel, chair à canon, partout  
Tu souffriras ; et lorsque sur la paille  
T' dormiras, la faim criera : debout !  
Tu seras peuplé enfin... mais ton courage !  
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.  
Sur un palais, j'entends grandir l'orage ;  
Dors, mon enfant, il gèlera sur toi.

## INSTRUCTION POPULAIRE.

Industrie et Travail.

### BENJAMIN FRANKLIN.

C'est une vie bien laborieuse, bien remplie que celle de cet homme à jamais célèbre. Des partis turbulents n'ont que trop exploité son nom depuis sa mort; vivant, il eût hautement condamné leurs prétentions et leurs excès. Ce serait faire injure à sa mémoire que de le regarder, comme on l'a fait souvent, comme le héros de tous les ambitieux politiques; sa gloire, celle qu'il eût le plus à cœur sans aucun doute, est d'être le patron des travailleurs.

Il était né à Boston en 1706. Son père fabricant de chandelle et de savon, pressé de l'associer à son travail, le retira de bonne heure des écoles. L'enfant avait le plus vif désir de continuer à s'instruire; il prit peu de goût pour la profession de son père, profession qui n'offrait aucun aliment, aucun exercice à son intelligence. Sur sa demande, Benjamin Franklin fut mis en apprentissage chez un coutelier, où il voyait exécuter une suite d'opérations différentes, varier les formes, etc.; ces travaux lui souriaient davan-

tage; cependant, il ne trouvait point encore dans cette nouvelle profession ce qui pouvait satisfaire le besoin d'apprendre dont il était dévoré. Des livres eussent bien mieux fait son affaire, et il n'y avait point de livres chez le coutelier. C'est ce qui le détermina à solliciter la permission d'entrer chez un imprimeur; son père la lui accorda.

Dans une imprimerie, l'ouvrier (je parle du compositeur) est obligé de lire; cette obligation était précisément ce qui enchantait Franklin. Ce fut pour lui une occasion de recommencer ses études, mais sans ordre il est vrai, et pour ainsi dire au hasard, suivant l'espèce d'ouvrage qui tombait entre les mains du jeune imprimeur. Stimulé par les œuvres qui lui passaient sous les yeux, il se mit d'abord à faire des vers et les publia avec quelque succès; mais il ne tarda pas à comprendre que sa vocation était toute différente, et il renonça aux ballades pour s'occuper plus exclusivement de son art. Il était alors aussi habile typographe qu'il pouvait le devenir en Amérique, mais il sentait le besoin, il éprouvait un vif désir de se perfectionner encore. Londres possédait des imprimeurs de distinction; il s'y rendit et rentra chez un nommé Palmer, qui, après quelques épreuves, lui confia la direction de ses travaux les plus importants. Là, le cercle de ses connaissances s'agrandit singulièrement, par suite de ses relations fréquentes avec les savants les plus renommés de cette époque.

Revenu en 1728 sur la terre d'Amérique, il fit l'acquisition de quelques presses avec l'aide de quelques amis qui lui ouvrirent leur bourse; mais Franklin n'était pas homme à exercer son état en simple amateur. Il se fit fondeur de caractères, graveur de vignettes, et introduisit des améliorations qui firent prospérer son établissement typographique. Quelques années plus tard (1731), il fonda la bibliothèque de Philadelphie, et s'attacha à la fournir de livres propres à la propagation des connaissances usuelles. L'année suivante, il publiait "l'Almanach du bonhomme Richard," production originale par la forme, et dont le fond est si solide sous le rapport de la morale, que dans tous les pays on l'emploie avec fruit pour l'éducation du peuple.

Dans le même tems, Benjamin Franklin, que l'étude trouvait toujours infatigable, s'occupait de recherches sur la physique. Ce fut alors qu'il parvint à découvrir le mystère de la foudre, ce qui le mit sur la voie de son invention du paratonnerre.

Voici l'essai qui le conduisit à imaginer cet utile préservatif. Il éleva un cerf-volant par un tems d'orage, suspendit une clef au bas de la corde, et chercha à en tirer des étincelles. Les premières tentatives avaient été sans succès; mais une pluie qui vint mouilla la corde, qui devint conducteur de fluide, et le phénomène se produisit à la grande joie de Franklin. Si la corde eût été mouillée, Franklin aurait été tué infailliblement, et sa découverte périssait avec lui.

Nos lecteurs nous sauront gré de copier ici textuellement quelques-unes des utiles observations de Franklin au sujet de la foudre.

"Une personne qui craint le tonnerre.

dit-il, et qui se trouve pendant un orage dans une maison qu'on n'a pas préservée des effets de ce météore, fera très bien de s'éloigner de la cheminée, des miroirs, de la boiserie si elle est dorée, et des bordures de tableaux qui le seraient. La place la plus sûre est au milieu de la chambre, pourvu qu'il ne s'y trouve pas de lustre de métal, suspendu par une chaîne. Il est encore plus sûr de mettre au milieu de la chambre des matelas pliés en deux et de placer une chaise dessus; car ces matelas ne conduisant pas la matière du tonnerre comme les murs, cette matière ne préférera pas d'interrompre son cours en passant à travers l'air de la chambre et le matelas, quand elle peut suivre le mur qui est son meilleur conducteur. Mais lorsqu'on peut avoir un hamac soutenu par des cordes de soie, de laine ou de crin, à une égale distance du plafond, du plancher et des murs de l'appartement, on a tout ce qu'une personne peut se procurer de plus sûr, dans quelque chambre que soit, et réellement ce qu'on peut regarder comme le plus propre à se mettre à l'abri du tonnerre."

Il y avait déjà vingt-cinq ans que l'Amérique jouissait du bien du paratonnerre, lorsque cette invention fut introduite en France en 1783. On sait que le paratonnerre consiste en une barre ou verge de fer terminée par une pointe de platine, qu'on place sur le point le plus élevé d'un édifice pour le garantir de la foudre. Un cordon composé de fil de fer ou de laiton tressés, et enduit d'une couche de vernis gras, conduit la foudre, lorsqu'elle tombe sur le fer protecteur, jusque dans un puits, ou au moins dans un souterrain constamment humide. L'effet du paratonnerre est de soutenir peu à peu la foudre des nuages et de préserver de ses effets l'espace environnant. Aussi les personnes qui habitent les maisons qui en sont pourvues ne ressentent-elles aucune action du passage rapide et continu du fluide électrique, et même s'il arrive, ce qui est fort rare, qu'il soit accumulé en telle abondance que son cours ne puisse se faire librement, le paratonnerre est alors foudroyé, mais il n'y a aucun péril à redouter dans ce cas, et l'on a vu de ces tiges courbées par la foudre sans que l'édifice qui les portait eût rien éprouvé de fâcheux.

Le premier paratonnerre établi en France donna lieu à un procès très curieux dans lequel parut un jeune avocat qui acquit depuis une effrayante célébrité. Un admirateur de la découverte de Franklin, M. de Vissery de Boisvalé, avait fait placer sur sa maison un paratonnerre. Les habitants de Saint-Omer, ne voyant dans la flèche qui surmontait cette maison qu'une machine propre à attirer la foudre et à les exposer à être brûlés par le feu du ciel, furent alarmés de cette nouveauté, et adressèrent de toutes parts de pressantes sollicitations à leurs échevins. Ceux-ci, partageant peut-être la panique et l'ignorance de leurs administrés, rendirent un jugement qui ordonnait à M. de Boisvalé de faire abattre immédiatement son paratonnerre. Le propriétaire refusait obstinément d'obéir à cette injonction; mais ses voisins s'ameutèrent, menaçant de démolir eux-mêmes le paratonnerre qui mettrait leurs jours en danger